

# La lecture sur supports numériques : diversification d'une activité complexe

Alexandra Saemmer (Université Lyon 2)

« On dit qu'on regarde un texte sur le web, on lit autre chose que du texte », a avancé un étudiant lorsque nous lui avons demandé de définir le terme « lecture numérique ». Certains travaux critiques ont déjà mis en évidence que les attentes, les stratégies et les habitudes de lecture ont subi des modifications profondes avec l'arrivée des supports numériques. Peu d'entre eux se basent pourtant sur des études d'usage. Dans le cadre d'une enquête menée en 2006 sous la direction de Claire Bélisle à l'Université Lyon 2 avec 596 étudiants<sup>1</sup>, nous avons pu observer les nouvelles tendances, attentes et habitudes chez les jeunes lecteurs. La lecture se transforme-t-elle en écriture sur support numérique ? Les caractéristiques du support numérique facilitent-elles ou parasitent-elles la lecture ? Peut-on constater de nouvelles pratiques de lecture chez les usagers familiers avec l'environnement numérique ? En interrogeant les étudiants, nous avons essayé de trouver des débuts de réponses.

Après un bref parcours des approches théoriques de la « lecture numérique », je présenterai et commenterai les résultats de notre enquête. Je démontrerai la diversification des pratiques de lecture avec l'arrivée des supports numériques autour de deux principales approches observées chez les étudiants : la lecture de consultation et la lecture immersive. Je terminerai avec quelques suggestions formulées par les étudiants concernant la présentation matérielle du document numérique.

## La lecture numérique est-elle une écriture ?

Dans l'environnement numérique, le lecteur choisit via des processus de navigation ses propres chemins à travers le matériel textuel et iconographique proposé. Certains sites vont jusqu'à permettre une co-écriture du document. Ainsi la lecture, « activité cognitive de sélection et de production textuelle d'information »<sup>2</sup>, ne semble plus seulement se résumer

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails, voir : Claire BELISLE, Eliana ROSADO, Alexandra SAEMMER, Nicolas LECOINTE et Latifa LIMAM, « Encyclopédies en ligne : quels enjeux pour le lecteur ? », Actes du colloque *Document numérique et Société Fribourg 06*, ADBS, Paris.

<sup>2</sup> Peter STOCKINGER, « Auteur, textualité électronique et édition multi-support », intervention au colloque *L'auteur face aux logiques de l'édition multi-supports : quelles évolutions ?*, Université Paris 13, 20 juin 2002.

à un processus mental, elle laisse parfois des traces matérielles. Avant l'arrivée de l'hypertexte comme nouvel outil de structuration des connaissances, poètes, narrateurs et philosophes avaient déjà rêvé à des textes « ouverts » à l'intervention du lecteur<sup>3</sup>. Il n'est donc guère étonnant que George P. Landow considère ces nouvelles définitions de la lecture comme points de départ de l'aventure hypertextuelle<sup>4</sup>. La collaboration étroite entre lecteur et auteur, considérée par la critique de ces dernières décennies comme relevant d'une « co-production » textuelle, paraît devenir *matériellement* palpable sur support numérique. Comme le fait remarquer Umberto Eco, il ne faut pourtant pas confondre le fait de *produire* des textes et l'existence de textes déjà produits qui peuvent être *lus* de différentes manières tout en restant physiquement limités. Même si sa lecture peut l'inciter ensuite à une activité d'écriture laissant des traces matérielles, le lecteur ne poursuit pas les mêmes objectifs lors de la *lecture* et lors de la *production* d'un texte.

Beaucoup de critiques s'accordent néanmoins pour affirmer que le support numérique demande un lecteur plus « actif »<sup>5</sup> : quand le lecteur ajoute lui-même du texte ou des hyperliens à la matrice d'origine, son activité se transforme en écriture. Qu'est-ce qui se passe en revanche quand le lecteur active des liens hypertexte ? Est-ce que cette activité relève d'une activité d'écriture ou de lecture ?

Le dispositif hypertextuel classique ne permet généralement pas de changer le texte produit par l'auteur. Beaucoup de textes hyperliés sont caractérisés par ce que Peter Stockinger appelle leur « modularité » et leur « interactivité »<sup>6</sup>. Comme le souligne Umberto Eco, la liberté donnée au lecteur n'est pourtant qu'une illusion : « nous ne pouvons pas manipuler un texte-stimulus dans tous les sens – nous suivons des chemins prescrits »<sup>7</sup>. La plupart du temps, le rôle du lecteur dans les espaces hypertextuels

---

<sup>3</sup> Roland BARTHES, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>4</sup> George P. LANDOW, *Hypertext 2.0, The Convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1992 et 1997, p. 4 ss.

<sup>5</sup> Voir par exemple Suzanne BERTRAND-GASTALDY, « Des lectures sur papier aux lectures numériques : quelles mutations ? », communication au colloque *Publications et lectures numériques : problématiques et enjeux*, dans le congrès de l'ACFAS *Science et Savoir, Pour qui ? Pourquoi ?*, Université Laval, Québec, 13-17 mai 2002, [www.ebsi.umontreal.ca/rech/acfas2002/gastaldy.pdf](http://www.ebsi.umontreal.ca/rech/acfas2002/gastaldy.pdf), p. 10, ou George P. LANDOW, *Hypertext 2.0, The Convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*, *op. cit.*, p. 76.

<sup>6</sup> Peter STOCKINGER, « Auteur, textualité électronique et édition multi-support », *op. cit.*

<sup>7</sup> Umberto ECO, « Vegetal and mineral memory : The future of books », <http://weekly.ahram.org.eg/2003/665/bo3.htm>.

consiste donc à choisir son chemin à travers un système d'arborescences et d'embranchements préfabriqués. Cette activité relève donc bien de la *lecture* – une lecture qui acquiert de nouvelles dimensions « dynamiques » sans pour autant se transformer en écriture.

Ce sont ces dimensions dynamiques de la lecture numérique qu'il s'agira maintenant de décrire plus précisément. La lecture pouvant se définir comme activité « par laquelle se comprend l'écrit »<sup>8</sup>, il faut se demander ce qui, sur support numérique, est *compris* de la matière textuelle. Autrement dit, il faut se demander si le lecteur dans l'espace numérique *navigue* seulement, ou s'il *lit*.

### **Les caractéristiques du support numérique facilitent-elles ou parasitent-elles la lecture ?**

#### **Le texte numérique : matériel ou immatériel ?**

Selon Patrick Bazin, le numérique « transgresse au moins trois limites essentielles : celles du texte lui-même, dans son extension spatio-temporelle ; celle qui sépare le lecteur de l'auteur ; celle enfin qui distingue le texte de l'image, ce non-texte par excellence »<sup>9</sup>. Tout texte est d'une part constitué par l'énoncé avec ses caractéristiques référentielles et pragmatiques, fondées sur des codes sémiotiques (linguistiques, visuels, sonores) et de leur articulation interne, et comprend d'autre part les caractéristiques plastiques des signes sur leur support matériel<sup>10</sup>. Aspects visuels et caractéristiques sémantiques et référentielles se trouvent en étroite relation – le message est conditionné par l'aspect de la matière textuelle, sa mise en forme *est* message.

Dans sa thèse de doctorat traitant de la prise en compte des mouvements oculaires dans l'acte de lecture à l'écran, Dario D. Salvucci a essayé de montrer en s'appuyant sur la technique du « tracing » (le calquage des mouvements oculaires) que les yeux n'appréhendent pas la lecture de manière fixe et continue, mais par saccades très rapides<sup>11</sup>. Alors que l'activité de lecture est habituellement imaginée comme séquentielle, suivant un déplacement du regard de gauche à droite avec peu de déviations

---

<sup>8</sup> Jean FOUCAMBERT, « La lecture : un apprentissage linguistique comme les autres », <http://www.garecol.com/txtfoucam2.htm>.

<sup>9</sup> Patrick BAZIN, « Vers une métalecture », *Bulletin des bibliothèques de France* 41, 1, 1996, p. 3-5.

<sup>10</sup> Voir Suzanne BERTRAND-GASTALDY, « Des lectures sur papier aux lectures numériques : quelles mutations ? », *op. cit.*

<sup>11</sup> Dario D. SALVUCCI, *Mapping Eye Movements to Cognitive Processes*, Thèse de doctorat, Department of Computer Science, Carnegie Mellon University, Pittsburgh, PA 15213, 1999.

importantes, l'étude de Salvucci démontre que l'œil re-fixe souvent certains mots et saute entièrement d'autres. Les déviations de la « ligne droite », saccades, régressions, retours en arrière et sauts en avant s'élèvent à dix pourcent. Les résultats du tracing prouvent qu'en dehors du contenu, ce sont la structuration et la mise en forme d'un texte qui déterminent de façon importante la représentation mentale construite lors de l'acte de lecture. Ce supplément de charge cognitive augmente encore lorsque la lecture s'effectue sur un support numérique. Il semble lié aux caractéristiques matérielles de l'écran (un écran cathodique étant plus fatigant pour les yeux qu'un écran à cristaux liquides ou un support papier), aux nouvelles caractéristiques de la matière textuelle (l'hyperlien, l'animation) et enfin aux habitudes et attentes du lecteur.

Ces trois aspects ont été évoqués par les étudiants de l'Université Lyon 2 ayant participé à notre enquête. Il s'agit majoritairement d'étudiants des deux premières années universitaires dont l'âge moyen est de 20 ans, et qui sont inscrits dans des parcours de licence en diverses disciplines de sciences humaines. Via un questionnaire en ligne, nous avons posé un certain nombre de questions concernant leur rapport général au support numérique et leurs habitudes de lecture. Une pré-enquête qui s'est déroulée d'avril à juin 2005 a permis d'affiner les hypothèses quant aux modalités d'utilisation des outils numériques, et d'aménager la formulation des questions afin de recueillir un maximum de données à la fois sur les différentes modalités de lecture des étudiants et sur leurs usages de certains dispositifs en ligne. Plus de six cent quarante étudiants ont répondu au questionnaire en ligne sur le bureau virtuel. L'analyse proposée ici porte sur les 596 premiers questionnaires recueillis.

Les étudiants interrogés sont très majoritairement utilisateurs des ressources numériques : 80 % utilisent l'Espace Numérique de Travail mis à disposition par l'Université, dont le courrier électronique. Lorsqu'il s'agit cependant de *lire* sur écran, beaucoup d'étudiants se montrent réticents. 44.5% d'entre eux indiquent qu'ils *impriment le texte* – donc remplacent le support numérique par le papier – pour exercer l'activité de lecture. 37.9% des sujets affirment enregistrer un document récupéré sur l'ordinateur pour le lire ultérieurement (ce qui ne veut pas dire qu'il sera lu sur l'écran). Pour expliquer ce retour au papier, 18.6% des sujets évoquent *la fatigue visuelle* que la lecture sur l'écran provoquerait. 18.4% des étudiants expliquent qu'ils impriment parce qu'ils ne peuvent pas agir sur le texte : est citée *l'impossibilité de noter des observations, des questions*. Un troisième aspect évoqué par 16,3% des sujets est également lié aux contraintes contextuelles : *imprimer permet d'utiliser le texte dans d'autres lieux* que devant l'ordinateur. D'un côté, nous pouvons donc constater que le texte sur support numérique ne paraît souvent pas assez accessible, palpable, « matériel » aux usagers. Paradoxalement, beaucoup d'entre eux insistent

en même temps sur le fait que le lecteur peut « palper », « manipuler » la matière textuelle via l'activation de liens hypertexte. Un étudiant évoque ainsi le côté maniable du texte numérique : « Le rapport à la matière-livre disparaît au profit d'un contact avec une dimension plastique ». Emmanuel Souchier et Yves Jeanneret résument cette apparente contradiction ainsi : « Face à la machine, le lecteur est placé dans une situation paradoxale de distanciation et d'engagement. La distance de l'homme à la machine est plus grande que celle de l'homme au livre, car le texte semble avoir disparu 'derrière' l'écran, laissant prise à l'espace du secret et du sacré. En revanche, l'engagement physique s'accroît, car le lecteur devient manipulateur et doit 'agir' la machine à des fins purement fonctionnelles »<sup>12</sup>.

### **L'importance du contexte**

Comme l'ont souligné Roger Chartier, Patrick Bazin ou George P. Landow, le numérique fait exploser les frontières de la matière textuelle dans son extension spatio-temporelle. Dans l'univers de l'imprimé, l'objet « livre » coïncidait avec le texte. Dans l'environnement numérique, loin de ne servir qu'à l'affichage d'un texte précis, l'ordinateur contient aussi la boîte postale, le carnet d'adresses du lecteur, peut-être son journal intime, ses jeux vidéo... Roger Chartier fait remarquer que dans la culture de l'imprimé, une perception immédiate associait un type d'objet, une classe de textes et des usages particuliers<sup>13</sup>. Une lettre, un journal, un dictionnaire, un roman suggéraient par leur matérialité un mode de lecture particulier. Dans l'espace numérique, e-mails, journaux, poèmes animés, dictionnaires, vidéos, hyperfictions, photos et publicités sont proposés à la lecture sur un même support. Parfois, une seule page web contient plusieurs de ces éléments. Par le biais des nouveaux dispositifs de stockage, d'accès, de présentation et d'analyse, les documents numériques disposent d'une souplesse accrue qui influe sur la réception par le lecteur, même si le *contenu* du texte reste le même que sur papier. La matière textuelle sur support numérique inclut également un pourcentage élevé d'information non-verbale : le curseur indiquant la présence de l'auteur/du lecteur dans un texte ; la signalétique des marques de liens ; des flèches, des boutons. Et grâce à l'hypertexte et à l'animation, c'est aussi la matière textuelle elle-même qui se transforme. Quelles sont les répercussions de cette nouvelle mobilité de la matière textuelle sur l'activité de lecture ?

---

<sup>12</sup> Emmanuel SOUCHIER et Yves JEANNERET, « Pour une pratique de 'l'écrit d'écran' », *Xoana* 6, 1999, p. 98-99.

<sup>13</sup> Roger CHARTIER, BPI colloque virtuel sur l'e-texte, Centre Pompidou, 2001.

### La lecture-écran est-elle forcément superficielle ?

George P. Landow et Umberto Eco insistent sur la rapidité avec laquelle le lecteur traverse les environnements numériques. Les deux auteurs prédisent des modifications profondes dans les pratiques de lecture. Alors que Landow prône l'émergence d'un nouveau lecteur actif, Eco déplore une incompatibilité essentielle entre la lecture « réflexive » et le support numérique. Pour Landow, l'hypertexte facilite la mise en évidence de réseaux inter- et intratextuels mobilisés lors de l'acte de lecture : plus que jamais, le lecteur pourrait déployer à partir de sa lecture un large réseau d'interprétations. Pour Eco, la nouvelle mobilité du texte sur support numérique freine l'abondance illimitée d'interprétations, imposant une lecture superficielle, purement consultative. Thierry Baccino pense de même que le lecteur dans l'espace numérique met principalement en œuvre des stratégies d'« inspection ». Il en déduit qu'il ne s'agit pas d'une activité de lecture<sup>14</sup>.

Dans notre enquête, 85.1% des sujets considèrent la lecture d'un pdf comme une véritable activité de lecture. La traversée d'hypertextes relève de la lecture pour 67.4% des sujets. En revanche, 74.5% des sujets ne considèrent comme de la lecture ni la visite d'un site web, ni le traitement des résultats apportés par un moteur de recherches. Lire, même sur écran, semble donc correspondre à l'idée de prendre un texte dès son début et d'aller jusqu'à sa fin. Seulement 9.7% des étudiants pensent qu'il s'agit d'une lecture lorsqu'ils parcourent un texte en diagonale. Or, 40,5 % des sujets indiquent qu'ils lisent un texte sur écran seulement en diagonale !

La navigation sur Internet est associée par beaucoup de sujets à un travail de recherche d'information. Alors qu'une étudiante pense que l'exploration des textes par le biais d'hypertextes ne relève pas de la *lecture*, elle avance que lire sur écran signifie « parcourir des documents afin de trouver une information ». Une autre étudiante, tout aussi réticente sur le fait d'appeler *lecture* l'activité de navigation sur Internet, pense que lire sur écran est « comme lire dans un ouvrage où l'on regarde le sommaire ». Si l'on considère la lecture comme une activité cognitive de sélection et de production textuelle d'information, et si l'on admet que l'hypertexte permet au sujet de construire des connexions entre différentes informations textuelles, iconographiques ou multimédia, l'activité d'un parcours d'exploration sur support numérique relève pourtant décidément de la *lecture* – tout en mobilisant la construction d'un nouveau type de représentation mentale de la matière textuelle parcourue.

---

<sup>14</sup> Thierry BACCINO et Teresa COLOMBI, « L'analyse des mouvements des yeux sur le Web », *Interaction Homme-systèmes : perspectives et recherches psychoergonomiques*, Paris/Londres, Lavoisier/Hermès Science Publishing, 2001.

La réticence de certains étudiants à qualifier la navigation de lecture s'explique par le fait que les propriétés du support d'affichage (la position verticale et le vacillement de l'écran), les caractéristiques du texte numérique (l'hypertextualité et l'animation), la rapidité d'exploration et le parcours dynamique semblent exclure la lecture *concentrée* et *approfondie*. L'obligation sur support numérique de se déprendre de certaines habitudes et gestes liés au papier crée un désarroi, une « perplexité »<sup>15</sup> tout à fait comparable à celle jadis provoquée par le passage du rouleau au codex.

### **La fatigue oculaire**

Seulement 17,3% des sujets lisent un texte entièrement sur écran, alors que 37,3 % l'enregistrent pour le lire plus tard. Et presque 50% des sujets l'impriment. J'ai déjà indiqué que 18,6 % des étudiants évoquent comme cause principale la fatigue visuelle. Lorsque nous avons demandé aux sujets de définir le terme « lecture numérique », une large majorité y a encore associé la fatigue oculaire. La lecture sur écran est considérée comme une expérience « douloureuse », « fatigante », qui « abîme les yeux ». Certains étudiants emploient même des termes comme « horrible », « abominable », « insupportable », « une corvée », et l'un d'entre eux va jusqu'à appeler la lecture numérique « contre nature ». « Il manque des éléments, sensations, sonorités propres à la lecture papier », peut-on lire sur les questionnaires rendus, ou : « un texte sur écran n'a pas de vécu comme un vrai livre ». Un étudiant trouve une formule poignante pour résumer ses réticences : « Le texte sur support numérique n'a pas d'âme, car celle-ci réside dans le papier ».

Contrairement à ce que beaucoup de sujets suggèrent, les caractéristiques ergonomiques du support ne sont pourtant certainement pas seules responsables de la fatigue oculaire. Ce ne sont pas que la position verticale de l'écran, l'éventuel « vacillement » sur la surface écranique qui provoquent des lectures superficielles. La majorité des étudiants de notre enquête lit un texte sur support numérique seulement en diagonale. Rien d'étonnant alors à ce qu'ils ne « comprennent pas toujours ce qu'ils lisent ». Certains déplorent le côté « superficiel » de la lecture sur écran, le « risque de perdre le fil », un « manque de repères ». Ils affirment que l'on est « moins impliqué dans ce qu'on lit », alors qu'il suffirait sans doute de s'attarder un peu plus sur le texte pour remédier à ces problèmes. Le lecteur semble se mettre « la pression » en parcourant le texte numérique dans tous les sens, résistant mal à l'offre d'information qui se cache derrière chaque lien hypertexte, chaque image, chaque enseigne clignotante. « Jamais de la

---

<sup>15</sup> Roger CHARTIER, « De l'écrit sur l'écran. Écriture électronique et ordre du discours », intervention au colloque *Les écritures d'écran. Histoire, pratiques et espaces sur le Web*, 18 et jeudi 19 mai 2005, Université d'Aix-en-Provence.

lecture-plaisir sur écran », martèle donc un étudiant... Il est vrai que le plaisir de la lecture exige de la patience, qu'il demande du temps pour se développer. Lorsqu'un autre étudiant avance que lire sur écran « est fatigant parce qu'il s'agit d'une lecture rapide et superficielle », il faudrait sans doute inverser la phrase : la lecture-écran est associée à une fatigue oculaire *parce qu'elle se résume souvent à un rapide survol de l'information, à un parcours superficiel*. « Je survole, j'ai un œil actif dans tous les angles de l'écran pour être le plus efficace possible » : une telle pratique de lecture est forcément discontinuée.

#### **Le lien – un facteur perturbateur ?**

Lorsque les étudiants soulignent en revanche l'incidence des caractéristiques du texte numérique sur leurs habitudes lectorales, ils n'ont sans doute pas tort. À chaque fois qu'il active des liens hypertexte en ligne, le lecteur peut effectivement avoir l'impression d'être pris dans un processus de dissociation. Chaque lien serait une invitation à se perdre, chaque bifurcation un pas de plus vers l'indistinction. Le mot hyperlié devient ainsi lieu de conflit. D'un côté, il reste signe linguistique ; d'un autre côté, il est affecté d'une signalétique qui rapproche sa fonction de celle d'un bouton. 72,6% des sujets dans notre enquête expriment ainsi un avis assez mitigé par rapport aux liens hypertexte dans un document numérique : parfois il contribuerait à la compréhension du contenu, parfois il dérangerait. Alors que 51,1% des sujets ouvrent certains liens selon leur besoin, 29,9 % lisent d'abord le texte entier et ouvrent les liens seulement après. Cette dernière pratique ne peut que renforcer un sentiment de confusion et de discontinuité. Pratiquement la moitié des sujets plaide donc pour la réduction du nombre de liens dans les documents numériques. On peut également constater que les sujets trouvant seulement *nécessaire* de travailler avec les TICE tout en soulignant les obstacles, semblent lire les textes en entier pour ouvrir certains des liens lors d'une seconde lecture – comme s'ils devaient d'abord s'assurer de leur compréhension des contenus avant d'aller au-delà des « limites » du texte. Les sujets qui trouvent *attirant* le travail avec les TICE ont majoritairement tendance à ouvrir certains liens « en route » pour compléter leur compréhension du texte. Sans doute, une plus grande familiarité avec le fonctionnement du web leur assure les repères pour revenir au texte d'origine dans le cas de « dispersion » par rapport au document de départ. En quête d'un approfondissement dans leur compréhension, ils plongent dans l'enchaînement des discours tout en gardant un fil conducteur. Aux lecteurs avertis, l'hypertexte donne ainsi la possibilité de suivre les raisonnements de l'auteur selon leurs besoins.



## L'évolution des habitudes de lecture sur support numérique

Les réticences vis-à-vis de la lecture numérique ne sont donc pas partagées par tous. Certains étudiants ne sont pas seulement favorables aux libertés qu'une structure hypertextuelle offre au lecteur. Ils semblent également sensibles aux aspects graphiques et plastiques de la matière textuelle sur support numérique. Pour l'un d'entre eux, lire sur support numérique correspond ainsi à « interpréter des images ». « On dit qu'on *regarde* un texte sur le web », souligne un autre sujet : « on lit autre chose que du texte ». Selon certains, l'élargissement des dimensions graphiques et plastiques de la matière textuelle sur support numérique permet de « s'évader », de faire jouer leur « intuition » ; ils considèrent le texte sur écran comme plus « ludique », plus « interactif », plus « attrayant », plus « captivant ». Alors qu'un premier groupe d'étudiants indique que l'on « comprend moins bien » et que l'on « apprend mal » sur support numérique, que le texte électronique n'est pas propice à la révision et à l'apprentissage et que l'hypertexte provoque des risques de « perdre le fil », d'autres considèrent la lecture sur écran comme « rapide, intéressante, claire, accessible », « facile », « pratique », voire « ludique », « intuitive » et immersive, « moins statique et plus moderne ». Un étudiant va jusqu'à affirmer que « c'est devenu une habitude ; j'ai même du mal à lire en format papier » ; et un autre suppose que la plupart des personnes de sa génération préfèrent la lecture numérique à la lecture papier. L'éventuelle réticence vis-à-vis de la matière textuelle sur support numérique semble donc fortement conditionnée par les habitudes lectorales.

## Lectures réflexives, immersives, contemplatives

Philippe Peeters et Hugues Charlier distinguent trois types de rapport au document numérique : la lecture de « contemplation » qui se limite à une lecture passive du contenu d'un écran. La navigation, « attitude dynamique qui consiste à activer un des liens hypertexte ou un des boutons du document ». Un troisième type de lecture serait d'ordre « réflexif », « attitude de prise de distance par rapport au document dans laquelle le lecteur soit met ensemble les éléments collationnés dans le document, soit met ces éléments en relation avec d'autres qu'il possède déjà, soit engage une activité critique ou d'abstraction par rapport au contenu du document »<sup>16</sup>. C'est souvent cette dernière possibilité d'une lecture *réflexive* du document numérique qui est mise en question. Beaucoup de critiques

---

<sup>16</sup> Philippe CHARLIER et Hugues PEETERS, *L'appropriation sociale du multimédia, Rapport scientifique de la recherche en communication*, programme d'appui scientifique à la diffusion des télécommunications, Services fédéraux des affaires scientifiques, techniques et culturelles, Bruxelles.

reconnaissent que l'hypertexte facilite le croisement de références et le tri de l'information. Certains, comme Umberto Eco, affirment pourtant que le livre papier restera indispensable lorsqu'il s'agit de ne pas seulement recueillir de l'information, mais de *réfléchir* sur elle. Bertrand Gervais et Nicolas Xanthos mettent en avant la dimension « ludique » de l'hypertexte en lui attribuant une connotation négative. Dans l'environnement hypertextuel, avancent-ils, le lecteur porte peu attention à la lettre du texte, au grain de sa signification, mais s'amuse et épuise son attention au niveau de la forme, du dispositif offert, l'enchaînement des fragments, les possibilités visuelles et sonores, la dimension technique du médium<sup>17</sup>. Roger Laufer affirme de même : « Le plaisir de la lecture hypertextuelle repose sur les surprises de la construction du texte à travers le fonctionnement d'un dispositif caché »<sup>18</sup>.

L'on peut pourtant supposer que, plus la mobilité des ordinateurs et le confort des écrans augmentent, plus l'utilisateur sera prêt à s'engager dans des expériences de lecture longues. Le succès des blogs confirme que de nouvelles générations de lecteurs acceptent de passer beaucoup de temps devant l'écran. Il est sûr que la lecture réflexive, liée à la compréhension et à l'analyse, demande un effort d'attention. Peut-être des lectures fragmentées ou superficielles sont favorisées dans certains environnements numériques. Suzanne Bertrand-Gastaldy a néanmoins raison de rappeler que ces risques peuvent être compensés par des outils de plus en plus performants<sup>19</sup>. Lorsqu'on déplore la perte des pratiques de lecture réflexives dans les environnements numériques, il faut donc se demander si cette perte n'est pas compensée par l'émergence de nouvelles formes de compréhension et d'immersion dans la matière textuelle, basées moins sur la lecture approfondie d'un texte précis que sur les connexions que celui-ci entretient avec d'autres éléments d'un environnement hypertextuel ou multimédia. 55.7% des sujets trouvent ainsi que la présence d'éléments multimédia dans un texte numérique est positive. Cette tendance est particulièrement forte chez les usagers avertis. Il faut également souligner que ces étudiants réclament plus de fonctionnalités qui les aideraient à se remémorer le parcours effectué. 30.7% des étudiants voudraient interagir plus avec le texte – poser des notations, des questions, – et disposer de cartes indiquant le parcours effectué lors d'une séance de navigation.

L'enquête menée parmi de jeunes usagers révèle donc qu'il ne faut pas dessiner une frontière trop nette entre contemplation, navigation et

---

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Roger LAUFER, « L'Écriture hypertextuelle : pratique et théorie à partir d'une recherche sur *Rigodon* de Céline », *Littérature* 96, Paris, Larousse, 1994, p. 120.

<sup>19</sup> Voir Suzanne BERTRAND-GASTALDY, « Des lectures sur papier aux lectures numériques : quelles mutations ? », *op. cit.*, p. 10.

lecture réflexive, la navigation pouvant être réflexive et la contemplation pouvant être basée sur la navigation à travers la matière textuelle. Deux grands types de lecture émergent donc face au support numérique : une lecture en diagonale, basée sur un parcours rapide de l'information, une pratique « frénétique » de la navigation et une activité oculaire saccadée. Considérée comme superficielle, cette lecture relève plus du tri et du butinage que d'une pratique réflexive, et semble contraire à des pratiques d'apprentissage et de mémorisation classiques. Le deuxième type de lecture relève d'une activité immersive, intuitive, ludique. Peut-être influencé par la pratique des jeux vidéo et des blogs, un nouveau type de lecteur se montre sensible à la dimension graphique et plastique du texte. Il lit, il clique et il regarde, se laisse captiver par le dynamisme inhérent à l'animation et à l'hypertextualité, par de nouvelles formes de typographie et de mise en espace qui rapprochent le texte des arts visuels tout en conférant à la lecture une dimension contemplative et interactive.